

Hind NEKKAZ, hind.nekkaz@univ-tlemcen.dz

Université Abou Bakr Blekaid-Tlemcen, Laboratoire Diversité des langues, expressions littéraires et interaction culturelle

L'anglais comme vecteur d'ouverture et de collaboration scientifique internationale : le français est-il en déclin ?

Article reçu le : 15.04.2025 / Accepté le : 11.07.2025 / Publié le : 31.08.2025

Résumé

Cet article explore les enjeux liés à la domination croissante de l'anglais dans la production scientifique mondiale. Loin d'être neutre, cette hégémonie linguistique soulève des questions sociolinguistiques majeures telles que la hiérarchisation des langues, les représentations sociales associées au prestige de l'anglais, ainsi que l'insécurité linguistique ressentie par de nombreux chercheurs non anglophones. Face à cette situation, certains scientifiques acceptent cette réalité comme gage d'efficacité et de visibilité, tandis que d'autres défendent la nécessité de préserver la diversité linguistique, notamment par le maintien d'une littérature scientifique en français. Le débat dépasse donc la simple question de communication pour interroger les rapports de pouvoir entre langues et les dynamiques identitaires et culturelles à l'œuvre dans le champ académique international.

Mots-clés : l'anglais, la production scientifique, hégémonie linguistique, la hiérarchisation des langues, les représentations sociales.

English as a vector of openness and international scientific collaboration: is french in decline?

Abstract

This article explores the issues related to the growing dominance of English in global scientific production. Far from being neutral, this linguistic hegemony raises major sociolinguistic questions such as the hierarchy of languages, the social representations associated with the prestige of English, as well as the linguistic insecurity experienced by many non-English-speaking researchers. In response to this situation, some scientists accept this reality as a guarantee of efficiency and visibility, while others argue for the need to preserve linguistic diversity, particularly by maintaining a body of scientific literature in French. The debate thus goes beyond the simple matter of communication, questioning the power relations between languages and the identity and cultural dynamics at play in the international academic sphere.

Key words : English, scientific production, linguistic hegemony, language hierarchy, social representations.

Pour citer cet article :

NEKKAZ Hind (2025) L'anglais comme vecteur d'ouverture et de collaboration scientifique internationale : le français est-il en déclin ? *Action Didactique*, [En ligne], 8 (1), 208-229. Url. Adresse URL de l'article à ajouter.

Pour citer le numéro :

AIT MOULA Zakia et AMMOUDEN M'hand (dir.). (2025). *L'anglais et le français comme langues d'enseignement et de recherche à l'université*. *Action Didactique*, 8 (1) [En ligne], URL. <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/843>



Cet article est sous licence Creative Commons : Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International **CC BY-NC-ND 4.0**
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr_CA

Introduction

La position de la langue française dans le contexte universitaire algérien connaît aujourd'hui une évolution marquée par des dynamiques contrastées. Si elle demeure une langue d'enseignement et de recherche dans plusieurs disciplines, elle fait face à une double pression : d'une part, la montée en puissance de l'anglais comme langue dominante de la communication scientifique internationale, et d'autre part, une remise en question de son statut par des politiques linguistiques tendant à favoriser l'arabe dans certains domaines académiques.

Cette évolution s'inscrit dans un mouvement global où l'anglais s'impose comme la langue majeure dans la publication scientifique et la coopération internationale. L'essor de l'anglais dans l'enseignement supérieur et la recherche en Algérie traduit une volonté claire d'ouverture et d'intégration aux réseaux scientifiques mondiaux. « L'anglais est devenu l'unique langue d'accès à la majorité des savoirs contemporains » (Van Parijs, 2011, p. 40), ce qui explique en partie l'attrait qu'il exerce sur les institutions académiques.

Cependant, cette transition linguistique soulève des questions fondamentales quant à l'avenir du français dans le paysage académique algérien. « Le basculement linguistique dans la science s'opère souvent au détriment des langues historiquement ancrées dans certains contextes » (Ammon, 2002, p. 50). L'attitude des acteurs universitaires face à cette situation est diverse : certains chercheurs et enseignants perçoivent l'anglais comme un outil indispensable pour accéder aux savoirs contemporains et aux collaborations internationales, tandis que d'autres redoutent que ce glissement ne marginalise le français, qui a longtemps été un vecteur essentiel de transmission des connaissances et un lien avec une production scientifique francophone encore significative.

Face à ces enjeux, une réflexion approfondie s'impose pour mieux comprendre les effets à long terme de cette transformation linguistique. « Loin de représenter un frein, le plurilinguisme peut constituer une compétence stratégique dans un monde académique globalisé » (Gajo, 2013, p. 55). La coexistence de plusieurs langues scientifiques en Algérie, bien qu'elle pose des défis, pourrait aussi constituer un atout si elle est gérée de manière stratégique, permettant aux chercheurs algériens de valoriser leur plurilinguisme et de s'insérer pleinement dans l'espace scientifique mondial.

Dans ce contexte, deux questions problématiques guideront cette réflexion :

- L'imposition de l'anglais comme langue de la recherche affaiblit-elle la pensée académique et la capacité de production des chercheurs algériens issus de la tradition francophone ?

- L'anglais, en tant que langue de l'internationalisation scientifique, menace-t-il les fondements linguistiques et culturels du système universitaire algérien historiquement francophone ?

Pour répondre à ces questions, cet article s'appuiera sur une analyse qualitative d'entretiens menés auprès de chercheurs algériens issus de la tradition francophone, afin d'explorer leurs perceptions et expériences face à l'imposition croissante de l'anglais dans le contexte académique national. Il s'agira également d'examiner les effets des politiques linguistiques sur cette évolution. L'objectif est de mieux comprendre les tensions linguistiques et culturelles à l'œuvre, ainsi que leurs impacts sur la production scientifique, la reconnaissance internationale et la collaboration scientifique.

1. Regards théoriques sur l'hégémonie de l'anglais dans la recherche

Dans un monde académique marqué par la mondialisation du savoir, la langue d'expression scientifique joue un rôle crucial dans la circulation des connaissances, la reconnaissance institutionnelle et l'accès aux réseaux de recherche internationaux. L'anglais s'est imposé progressivement comme la langue de référence dans la majorité des publications scientifiques, bouleversant les équilibres linguistiques traditionnels, notamment dans les pays postcoloniaux comme l'Algérie. Cette situation interroge les dynamiques de pouvoir, les pratiques langagières des chercheurs, ainsi que les politiques linguistiques universitaires.

Afin de comprendre les effets de cette domination de l'anglais sur les parcours des doctorants algériens, cette recherche s'appuie sur plusieurs cadres théoriques issus de la sociolinguistique, de l'analyse du discours et des sciences de l'éducation. Ces théories permettent d'éclairer les représentations, les tensions identitaires et les obstacles pratiques que rencontrent les jeunes chercheurs dans un environnement académique multilingue en mutation. Elles offrent aussi des clés de lecture pour analyser la place du français dans cette configuration, entre résilience et recul.

L'anglais s'est progressivement imposé comme la langue prédominante dans les publications scientifiques internationales, au point de devenir un critère incontournable pour la reconnaissance académique. Cette domination s'appuie sur des politiques linguistiques globales et des structures institutionnelles qui favorisent systématiquement l'usage de l'anglais au détriment des autres langues. «L'idée que cette situation relève d'un impérialisme linguistique structuré, consolidé par les dynamiques du pouvoir académique mondial, est désormais bien établie » (Nicolas, 2019, p. 62). Elle met en évidence les inégalités qu'elle engendre dans la production et la diffusion du savoir, notamment pour les chercheurs issus d'espaces

linguistiques non anglophones.

1.1. La marginalisation progressive du français en contexte postcolonial

La dynamique linguistique en Algérie révèle une mutation silencieuse mais significative : le français, longtemps langue de savoir et de prestige, se voit peu à peu relégué au second plan dans les milieux scientifiques. Cette évolution s'inscrit dans un processus que certains qualifient de glottophagie, où une langue en supprime une autre jusqu'à l'effacer progressivement de certains espaces d'usage (Calvet, 2002, p. 102). L'anglais, désormais incontournable dans les circuits de publication et de collaboration scientifique, s'impose comme le nouveau standard. En contexte postcolonial, cette substitution ne va pas sans tension, car elle bouscule les équilibres établis et soulève des interrogations identitaires, épistémologiques et stratégiques.

1.2. Les enjeux de pouvoir dans les discours sur la langue de la science

Les discours tenus autour du choix de la langue scientifique ne sont jamais neutres : ils sont porteurs d'idéologies, de rapports de pouvoir et de représentations sociales. L'analyse critique du discours permet de mettre en lumière la manière dont les langues, en particulier l'anglais et le français, sont investies de valeurs inégales au sein des institutions académiques globalisées. Ces inégalités symboliques traduisent « (...) une domination linguistique intériorisée, souvent justifiée par des impératifs d'internationalisation et de visibilité scientifique » (Bessai, 2012, p. 86). Les témoignages recueillis montrent ainsi comment les doctorants perçoivent ces injonctions comme des formes de pression, parfois invisibles, mais bien réelles.

1.3. L'anglais scientifique comme littéracie académique spécialisée

La maîtrise de l'anglais dans le champ scientifique ne se limite pas à une simple compétence linguistique générale, mais relève d'une littéracie académique spécifique, impliquant des normes discursives, des genres textuels et des conventions propres aux différentes disciplines. Cette conception met en évidence la complexité de la rédaction et de la lecture des productions scientifiques en anglais, particulièrement pour les doctorants algériens confrontés à un manque de formation dans ce domaine. Les travaux sur les littéracies académiques ont souligné l'importance de ces compétences dans l'accès à la production et à la diffusion des savoirs scientifiques : « La littéracie académique ne se contente pas de comprendre une langue ; elle implique aussi la capacité de maîtriser les genres, les discours et les

pratiques discursives spécifiques à un domaine de connaissance » (Hamel, 2010, p. 72). Dans le prolongement de cette réflexion, Hamel (2007, p. 58) ajoute : « L'anglais académique ne se réduit pas à une compétence linguistique, il s'agit d'une compétence professionnelle et disciplinaire qui conditionne l'intégration des chercheurs dans le réseau scientifique global ».

1.4. Le plurilinguisme académique à l'ère de la mondialisation

Les dynamiques linguistiques actuelles dans le champ universitaire ne peuvent être dissociées des logiques globales qui façonnent les pratiques scientifiques. À travers le prisme de la sociolinguistique de la mondialisation, il devient essentiel de considérer les trajectoires plurilingues des chercheurs et les disparités d'accès aux ressources linguistiques. Cette perspective met en lumière les tensions entre la standardisation linguistique imposée par l'anglais et les réalités sociolinguistiques locales, souvent négligées dans les politiques éducatives et scientifiques : « Il ne suffit plus d'observer les langues dans des espaces géographiques stables, il faut analyser les circulations, les ressources inégalement distribuées, et les régimes de mobilité qui affectent les pratiques langagières » (Benrabah, 1999, p. 45).

2. Étude de terrain : l'anglais et le français dans la recherche scientifique

Cette étude repose sur une approche qualitative, mobilisant l'entretien semi-directif comme principal outil de collecte de données. Un total de 50 entretiens a été mené entre janvier et avril 2025 auprès de doctorants, enseignants-chercheurs et chercheurs issus de différentes disciplines scientifiques (biotechnologie, pharmacologie, didactique des langues, etc.), tous formés majoritairement en français.

Les discours recueillis ont fait l'objet d'une transcription intégrale et d'un anonymat rigoureux afin de garantir la confidentialité des répondants. Nous avons veillé à restituer fidèlement le contenu des enregistrements, en procédant à une transcription minutieuse et, lorsque nécessaire, à une traduction des propos en respectant leur sens initial. La transcription s'est appuyée sur certaines conventions proposées par Robert Vion (1992, p. 280) et Véronique Traverso (1999, p. 120), en privilégiant avant tout la clarté et l'intelligibilité des propos. Les extraits présentés sont ainsi explicites et centrés sur le contenu des réponses. Les éléments prosodiques, intonatifs ou les phénomènes interactionnels fins n'ont pas été systématiquement relevés, dans la mesure où l'objectif de l'analyse ne porte pas sur les trajectoires discursives ou les dynamiques conversationnelles, mais sur le contenu des représentations et des expériences exprimées.

L'analyse s'est appuyée sur les principes de l'analyse du discours (Maingueneau, 2004, p. 38), qui considère le discours comme une pratique sociale située, porteuse d'idéologies et de rapports de pouvoir. L'analyse du discours vise ainsi à comprendre comment le langage façonne la réalité sociale, en particulier dans les institutions où le savoir et le pouvoir s'entrelacent.

Par ailleurs, cette étude se situe dans le courant de la sociolinguistique critique, qui questionne les inégalités linguistiques et les processus de légitimation académique : « La langue n'est jamais neutre ; elle est toujours le lieu d'un enjeu de pouvoir, surtout lorsqu'il s'agit de langues d'enseignement et de production scientifique » (Sebaa, 2002, p. 31).

L'analyse a permis d'identifier des récurrences, mais aussi des spécificités selon les disciplines, les trajectoires personnelles et les niveaux de compétence linguistique. Quelques témoignages présentés dans les résultats ont été choisis pour illustrer la diversité des obstacles rencontrés et la complexité des rapports à l'anglais dans la recherche.

Le guide d'entretien a été conçu afin de recueillir des données qualitatives détaillées sur les pratiques linguistiques, les expériences académiques et les perceptions des participants vis-à-vis de l'anglais dans la recherche scientifique. Structuré en sept grands axes thématiques, il visait à explorer les parcours personnels, les conditions d'accès aux ressources, les compétences rédactionnelles et orales, ainsi que les représentations de la place de l'anglais et du français dans le monde académique.

Chaque axe comprenait des questions ouvertes permettant aux participants de s'exprimer librement et d'illustrer leurs propos par des exemples concrets. Ces questions, présentées intégralement en **annexe 1**, couvraient notamment :

- le parcours linguistique et académique,
- l'accès aux ressources scientifiques,
- la production et la diffusion des travaux,
- la participation aux événements scientifiques,
- les opportunités professionnelles,
- la formation en anglais scientifique,
- les inquiétudes liées à la place du français dans la recherche.

Nous avons retenu, pour l'analyse, les extraits les plus précis et représentatifs, en veillant à préserver la diversité des points de vue. Si une part importante des propos recueillis relevait d'un registre émotionnel, c'est parce que les participants soulignaient souvent le manque d'accompagnement concret des décisions institutionnelles, laissant

enseignants et doctorants dans un sentiment d'isolement au sein du milieu académique et scientifique.

Conscients de la valeur de cette parole spontanée, nous avons adopté une posture d'écoute neutre, évitant toute influence sur le contenu des réponses. Cette approche a permis de préserver l'authenticité des témoignages et de restituer, dans leur intégralité, les nuances, hésitations et émotions qui participent à la compréhension fine de leur expérience.

Bien que notre analyse ne se soit pas attachée à étudier systématiquement les éléments paralinguistiques tels que la prosodie, l'intonation ou le rythme du discours, nous avons relevé que certains signes non verbaux (silences prolongés, regards détournés, variations de ton) trahissaient un profond sentiment de déception. Ces observations apportent un éclairage complémentaire sur l'intensité émotionnelle des expériences relatées.

Dans une future contribution, nous envisageons d'examiner plus spécifiquement la place du français dans les publications scientifiques à l'international, afin de comprendre son évolution, son rôle et les stratégies adoptées par les chercheurs francophones pour maintenir sa visibilité dans un contexte dominé par l'anglais.

3. L'anglais est-il un obstacle ou un tremplin pour les doctorants dans la science ?

L'anglais s'est imposé comme la langue dominante de la communication scientifique. Pour les doctorants non anglophones, cette réalité représente à la fois une opportunité de rayonnement international et un défi majeur. Maîtriser l'anglais peut ouvrir les portes de la publication et de la collaboration, mais peut aussi engendrer une forme d'insécurité linguistique, voire d'exclusion symbolique.

Dans ce contexte, nous présentons ci-dessous quelques témoignages recueillis lors d'entretiens semi-directifs menés dans le cadre de notre enquête, afin de mieux cerner les perceptions et les expériences des jeunes chercheurs face à cette réalité.

3.1. Le français, langue d'accès, de transition ou de résistance face à la domination anglophone

Afin de mieux cerner les pratiques linguistiques des jeunes chercheurs et enseignants-chercheurs, deux questions clés ont été posées lors des entretiens :

- Dans quelle langue consultez-vous la majorité des articles ou publications ?
- Est-ce que la langue influence la manière dont vous structurez ou formulez vos idées ?

Les réponses recueillies révèlent que, malgré la prédominance croissante de l'anglais dans les publications scientifiques, le français conserve un rôle stratégique et symbolique. Qu'il s'agisse d'un tremplin cognitif, d'un cadre méthodologique ou encore d'un espace critique, le français apparaît comme une langue-refuge, intermédiaire ou identitaire, particulièrement dans les moments clés de la réflexion et de l'élaboration scientifique.

a. Yasmine, doctorante en génétique - Le français comme langue de médiation cognitive

« Moi :: j'commence toujours en français euh+++ parce que déjà faut que je comprenne bien c'que je cherche, tu vois ? Genre j'peux pas attaquer direct les textes en anglais, je je j'me perds. Le français, c'est un peu comme une base oui euh ::: Une fois que j'suis au clair avec le sujet, là oui ::: je je je vais voir les sources en anglais (**hadihiya : voilà**) Mais si je saute cette étape franchement je euh++ +j'suis larguée »

b. Rachid, doctorant en microbiologie- Le français comme héritage disciplinaire

« bon (**ana : je**) en géologie les trucs de base j'les ai appris en français du coup du coup euh ++j'reviens souvent à mes vieux bouquins en français genre pour revoir un truc ou vérifier un raisonnement Même si maintenant j'lis surtout en anglais, ben le français c'est encore ce qui m'aide à raccrocher les idées entre elles c'est c'est comme ma boussole »

c. Manel, doctorante en biochimie - Le français comme espace critique

« Moi quand je lis un texte en anglais et que chui pas trop sûre, j'reformule dans ma tête en français c'est euh +++ c 'est un moyen pour moi de voir si l'argument tient vraiment ou si chui :: juste en train de répéter un truc sans trop réfléchir le français c'est genre ma langue pour prendre du recul »

d. Ahmed, doctorant en biotechnologie - Le français comme espace identitaire

« Franchement j'utilise quasi que de l'anglais, c'est comme ça dans mon domaine tu vois hein +++ mais des fois j'vais chercher des trucs en français pas juste pour comprendre mais parce que+++ chai pas ça me fait du bien ça me rapproche un peu de mes habitudes euh ::de mes débuts c'est c'est plus perso en fait »

e. Sarah, docteure en pharmacologie - Le français comme outil comparatif

« Je vois je vois les articles en anglais oui ::: mais j'compare souvent avec des formulations en français ça m'aide à repérer les petits changements de sens

surtout surtout dans les concepts un peu techniques quand je traduis dans ma tête j'vois mieux c'qui cloche »

f. Nabil, doctorant en biophysique – Le français comme cadre méthodologique

« J'lis un peu des deux anglais et français mais quand je fais mon plan ma méthode c'est toujours en français c'est la langue qui m'aide à organiser mes idées à structurer après après j'avais lire les sources en anglais mais la base elle est en français voilà »

g. Samia, doctorante en nutrition – Le français comme réflexe inconscient

« euh +++ Même quand je consulte un article en anglais j'peux pas m'empêcher de tout repenser en français++ genre genre automatiquement mon cerveau traduit ça m'aide à faire des liens plus vite, à prendre des notes c'est devenu un réflexe »

Dans les espaces académiques multilingues, l'anglais occupe une position hégémonique qui reconfigure profondément les rapports au savoir, à la parole et à la légitimité. Si cette langue est perçue comme un outil incontournable pour la diffusion scientifique, elle agit aussi comme un filtre social et symbolique, accentuant les disparités entre locuteurs natifs et non natifs.

Du point de vue sociodidactique, cette situation génère des formes d'auto-censure, de retrait discursif ou de participation conditionnelle. Comprendre ne suffit pas : la compétence passive, bien que suffisante pour suivre une conférence, ne garantit ni spontanéité ni confiance pour interagir. La peur de mal dire, de perdre en précision ou de heurter des normes implicites freine l'engagement, même chez des chercheurs confirmés.

Face à cette barrière symbolique, les participants développent des stratégies de compensation : préparation en amont, recours aux outils numériques, reformulation intérieure dans la langue d'origine, ou encore contournement de l'anglais au profit de la langue de proximité. Ces ajustements montrent une agentivité langagière, mais aussi une tension constante entre visibilité académique et confort linguistique.

Ainsi, la langue de communication ne se réduit pas à un code : elle influence la posture scientifique, la prise de parole, et le sentiment d'appartenance à la communauté de recherche. Comme le rappelle Meliani (2006, p. 95), « la compétence langagière est toujours socialement située : elle dépend du rapport que l'on entretient aux langues, à leurs fonctions et à leur légitimité dans un espace donné ». Ce phénomène soulève donc un enjeu central : celui d'une inclusion épistémique équitable dans les espaces internationaux, où la

diversité linguistique ne devrait pas se vivre comme un handicap, mais comme une richesse cognitive et critique.

3.2. Quand la langue conditionne la prise de parole : hiérarchies implicites dans les événements scientifiques

Dans le cadre de cette étude, deux questions ont permis de révéler l'impact de la langue sur la participation aux événements scientifiques :

- Avez-vous participé à des colloques internationaux ? Dans quelle langue ?
- Avez-vous déjà hésité à poser une question ou à intervenir à cause de la langue ?

Les témoignages recueillis montrent que la langue de communication lors des colloques ne détermine pas seulement l'accès à l'information, mais façonne en profondeur les dynamiques de prise de parole, de confiance et de légitimité. Entre contournements discrets, stratégies d'adaptation ou renoncements silencieux, les participants partagent des expériences marquées par des hiérarchies linguistiques implicites, où l'anglais apparaît souvent comme une langue d'exclusion, et le français comme un espace de confort, voire de résistance.

a. Yasmine, doctorante en génétique–L'auto-censure linguistique : quand la compétence passive freine l'interaction

« Franchement euh++ j'en ai suivi pas mal des colloques en anglais je comprends ce qui se dit mais dès qu'il faut poser une question je bloque j'ai j'ai peur peur de ne pas trouver les mots comment dirais-je euh++ de dire un truc de travers du coup euh ++je me tais et ce qui me frustre le plus c'est quand j'ai une vraie question pertinente mais que je n'ose pas la poser c'est ça »

b. Nabil, doctorant en physique–Disparités linguistiques et accès différencié aux espaces scientifiques

« Moi tu sais (rire) dès que c'est en anglais je laisse tomber (rire) Ce n'est pas que ça ne m'intéresse pas mais je me dis que je n'arriverai pas à exprimer mes idées comme je veux en français je suis à l'aise en anglais j'ai l'impression de perdre toute ma précision »

c. Lina, doctorante en biochimie –Pratiques linguistiques hybrides : contourner la langue dominante dans les espaces multilingues

« J'ai participé à un colloque bilingue une fois même si la session était en anglais j'ai posé ma question en français et je n'étais pas la seule à faire ça j'ai remarqué que plusieurs francophones faisaient pareil voilà c'est comme si comme si on évite l'anglais sans le dire »

d. Rachid, doctorant en bio-informatique–Langue de spécialité vs. langue

d'exclusion : l'anglais entre nécessité et barrière symbolique

« Tous les colloques où je vais sont en anglais je n'ai pas trop le choix je prépare tout à l'avance même les questions mais une fois sur place parfois je n'ose pas intervenir l'anglais pour moi ce n'est pas qu'une langue euh ++c'est aussi une pression on peut dire euh une sorte de barrière tu vois le truc »

e. Ahmed, doctorant en génie informatique- Intelligence artificielle et autonomie linguistique : vers une compensation technologique ?

« Avant, j'évitais carrément de parler mais maintenant avec les outils de traduction et l'IA ça va mieux je prépare mes interventions ça me rassure euh+++ ce n'est pas parfait mais au moins je participe mais je compte juste sur les outils de l'IA au début je faisais un effort pour apprendre l'anglais mais maintenant c'est pire mon niveau est baissé »

f. Samia, doctorante en biotechnologie -Langue et rapport au savoir : de la spontanéité à la stratégie de communication

« En français je me sens bien je peux réagir intervenir spontanément mais en anglais c'est c'est une autre histoire je dois tout préparer réfléchir à chaque mot je parle que si c'est vraiment nécessaire ça casse un peu la dynamique »

g. Sarah, enseignante-chercheuse en génétique -Faire entendre sa voix : la visibilité scientifique à l'épreuve de l'anglais

« Je participe en anglais oui mais c'est fatigant alors je simplifie au maximum euh++ je pose des questions claires et courtes ce qui compte pour moi c'est d'être là, d'être visible même si entre nous je préfère largement les échanges en français »

Dans de nombreux contextes scientifiques internationaux, la présence de l'anglais comme langue principale de communication soulève moins un problème de compréhension qu'un défi d'expression. Maîtriser les idées ne suffit pas : encore faut-il pouvoir les formuler dans une langue perçue comme distante, souvent intimidante, et associée à un haut niveau d'exigence.

Les récits recueillis auprès de jeunes chercheur·es révèlent un malaise discret mais profond. Ils comprennent les présentations, suivent les débats, mais hésitent à intervenir. Ce n'est pas le savoir qui leur manque, mais l'aisance pour l'exprimer sans crainte. La peur de l'erreur linguistique, du jugement, ou simplement de ne pas être à la hauteur du registre attendu freine la prise de parole. Ces comportements ne sont pas marginaux : ils traduisent une tension entre compétence disciplinaire et compétence communicationnelle.

Ce silence relatif n'est jamais passif. Les chercheur·es développent des stratégies pour composer avec la situation : écrire leurs questions à l'avance, s'appuyer sur des outils numériques, ou reformuler mentalement dans leur

langue maternelle. D'autres choisissent d'intervenir en français lorsque le cadre le permet, ou renoncent simplement à participer à certains événements.

Ces ajustements, loin de traduire une simple faiblesse, sont le signe d'une adaptation constante aux contraintes langagières. Comme le dit Blommaert (2010, p. 52), « l'inégalité linguistique est souvent masquée par des attentes implicites de compétence ». Il ne s'agit donc pas seulement de parler anglais, mais de pouvoir le faire dans les conditions réelles de la scène scientifique, avec confiance et nuance.

Derrière la question linguistique, c'est celle de l'accès équitable à la discussion scientifique qui se pose. Une participation libre et confiante suppose que chaque voix, quel que soit son répertoire langagier, puisse être entendue sans barrière. Favoriser cette ouverture, c'est aussi reconnaître la complexité des parcours et des efforts déployés pour exister dans un espace académique globalisé.

3.3. Maîtriser l'anglais pour exister : regards croisés sur les défis linguistiques de l'insertion professionnelle

Dans un contexte où l'anglais s'impose comme langue dominante dans les milieux académiques et scientifiques, nombreux sont les chercheurs qui se retrouvent confrontés à des situations où la maîtrise de cette langue devient un critère décisif, voire discriminant, pour accéder à des opportunités professionnelles.

Les témoignages ci-dessous éclairent, à partir de parcours individuels, les réponses à plusieurs questions fondamentales :

- Avez-vous déjà postulé à des postes à l'international (ou même en Algérie) où la maîtrise de l'anglais était exigée ?
- Avez-vous déjà eu l'impression que la langue anglaise constituait un obstacle lors d'un entretien ou d'un processus de recrutement ?
- Pensez-vous que le système universitaire algérien vous a suffisamment préparé à utiliser l'anglais dans un contexte professionnel ou académique ?
- Selon vous, en quoi la langue peut-elle influencer l'accès à des postes à responsabilité dans le domaine de la recherche ?

À travers ces interrogations, il s'agit de comprendre comment la langue peut jouer un rôle de filtre, voire de frontière symbolique, dans les trajectoires professionnelles des jeunes chercheurs.

- a. Naïma, maitresse assistante en littérature française – *L'anglais comme filtre silencieux*

« J'ai postulé pour un poste à Hambourg pour enseigner le français et bien l'entretien a commencé en français je me sentais à l'aise puis soudain un membre du jury m'a demandé de continuer en anglais j'ai eu un blanc pas parce que je ne comprenais pas mais parce que mes idées se sont brouillées je ne savais plus comment défendre ma pensée euh j'ai eu ce moment d'absurde lucidité : même pour enseigner le français je je je devais prouver ma valeur en anglais +++ et là j'ai senti ma légitimité glisser entre les mots ».

b. Mourad, enseignant chercheur en parasitologie - *L'obstacle invisible de l'entretien*

« euh ++Je maîtrisais parfaitement mon sujet mais pendant l'entretien chaque réponse en anglais me coûtait un effort énorme voilà je pensais au vocabulaire euh++à la syntaxe au regard des autres ++ quand c'est terminé chui du coup j'ai su que ce n'était pas ma compétence qu'ils avaient jugée en premier ».

c. Amel, doctorante en microbiologie - *Une formation trop éloignée des besoins réels*

« Ben ++pendans mes études on avait un cours d'anglais mais ce n'était pas adapté à la recherche on faisait surtout de la grammaire ou des textes littéraires rien sur la rédaction d'articles ou la communication en colloque du coup sur le terrain je me suis retrouvée seule »

d. Yacine, doctorant en biotechnologie - *La langue comme barrière à la légitimité*

« Lors de l'entretien on passait de l'anglais au français comme si de rien n'était sauf que moi je ne pouvais pas suivre ce rythme je sentais l'écart se creuser à chaque question je je je savais la réponse mais pas la manière de la dire rapidement et dans ces moments-là le silence joue contre toi.

À l'université, on a survolé l'anglais comme une matière secondaire, sans lien avec notre domaine on apprenait du vocabulaire pas dans le le ++ contexte des règles de grammaire mais euh ++jamais comment rédiger un mail académique ou comprendre un appel à communication ou se présenter à l'oral du coup du coup ++ le jour où j'ai dû faire une présentation en anglais devant un comité international j'ai compris à quel point j'étais perdu »

Dans les processus de recrutement académique, l'anglais ne se réduit pas à un simple outil de communication. Il devient un filtre symbolique, révélateur d'inégalités dans l'accès à la parole légitime. Les entretiens en anglais mettent en tension la compétence scientifique et la compétence langagière, déplaçant souvent l'évaluation vers la forme plutôt que le fond.

Ces situations traduisent une préparation universitaire lacunaire, où l'anglais est trop souvent enseigné sans lien avec les pratiques réelles du métier de chercheur. Cela engendre, chez les candidats, des sentiments de déstabilisation, de perte de légitimité ou d'injustice implicite. Comme l'écrit Floquet (2018, p. 22), « L'anglais n'est plus seulement une langue étrangère ;

c'est la langue du pouvoir, du contrôle des accès et de l'autorité épistémique».

Dès lors, l'enjeu n'est pas seulement de former à l'anglais, mais de penser l'anglais dans ses fonctions sociales, académiques et symboliques, pour ne pas laisser la langue devenir un obstacle invisible à la reconnaissance des compétences.

3.4. Quand la langue de la science échappe à la formation universitaire

Dans un contexte où l'anglais est devenu la langue quasi incontournable de la recherche scientifique, la question de la formation universitaire à cette langue se pose avec acuité.

Les témoignages qui suivent répondent à des interrogations clés, qui permettent de mieux comprendre les lacunes et les besoins réels des doctorants et chercheurs :

- Avez-vous bénéficié d'une formation spécifique à l'anglais scientifique dans votre cursus universitaire ?
- Cette formation vous a-t-elle réellement préparé à lire, rédiger ou communiquer en anglais dans un cadre professionnel ou académique ?
- Quelles compétences linguistiques auraient dû être davantage développées pour faciliter votre insertion dans la communauté scientifique internationale ?
- Selon vous, quels seraient les formats pédagogiques les plus efficaces pour apprendre l'anglais scientifique ?

Ces questions permettent de mettre en lumière l'écart entre la formation reçue et les exigences du terrain, ainsi que les pistes pour améliorer l'enseignement de l'anglais dans les filières de recherche.

a. Imène, doctorante en biologie moléculaire – Apprendre sans jamais pratiquer

« On avait des cours d'anglais mais c'était du remplissage (hadamakan : c'est tout) juste du grammaire, conjugaison lire des articles euh+personne ne nous mettait en situation réelle le jour où j'ai dû présenter un poster en conférence je me suis sentie je me suis sentie perdue j'aurais besoin d'apprendre à expliquer mes résultats pas à traduire des phrases ».

b. Walid, doctorant en génétique

« Personnellement j'ai appris l'anglais à la dure (ana w rassi : tout seul) pas de cours utile à la fac j'écoutais des conférences sur internet euh je recopiais des articles pour voir comment ils étaient écrits voilà mais quand il s'agit de présenter un projet en anglais devant un comité c'est un autre monde ah ↑ on ne nous prépare pas à ça »

c. Yacine, doctorant en biologie de la nutrition

« J'ai eu un module d'anglais technique mais l'enseignant n'avait jamais publié un seul article en anglais si tu vois ce que je veux dire euh+++ Il nous faisait réciter des listes de vocabulaire le vrai problème c'est qu'on n'a pas de formateurs qui connaissent les exigences de la publication ou bien ++ou des entretiens scientifiques »

d. Nabil, doctorant en biochimie- L'absence de formation ciblée

« C'est quand quand ↑ j'ai fait mon premier stage à l'étranger que j'ai vraiment compris le niveau attendu genre genre on devrait avoir des modules spécialisés pour chaque discipline par exemple par exemple ++Ce n'est pas la même chose d'écrire euh par exemple un article en physique qu'en sociologie».

Ces témoignages mettent en évidence une insuffisance de la formation en anglais de spécialité (ESP) dans les cursus scientifiques algériens. L'enseignement reste souvent centré sur des compétences linguistiques générales (grammaire, vocabulaire isolé), sans articulation avec les pratiques discursives propres aux communautés scientifiques (présentation orale, rédaction d'articles, communication en colloque, rédaction de projets). Or, comme le souligne Swales (1990, p. 122), l'intégration à une communauté scientifique passe par la maîtrise de ses genres discursifs spécifiques. L'absence de mise en situation authentique et de formateurs eux-mêmes insérés dans les circuits internationaux limite la capacité des doctorants à développer une compétence discursive scientifique, indispensable à leur socialisation académique et à leur visibilité internationale.

3.5. Le devenir du français dans la recherche scientifique : entre héritage et repositionnement

La place du français dans la recherche scientifique est-elle en recul ? Et si oui, quelles en sont les conséquences pour les chercheurs des pays francophones, notamment en Algérie ?

Les témoignages suivants explorent ces questions clés :

- Pensez-vous que la place du français dans la production scientifique est appelée à diminuer dans les années à venir ?
- Cette évolution vous semble-t-elle préoccupante pour l'avenir de la recherche dans les pays historiquement francophones comme l'Algérie?

Ces interrogations mettent en lumière les tensions entre héritage linguistique, enjeux identitaires et impératifs de visibilité internationale dans un monde académique largement dominé par l'anglais.

a. Hakima, docteure en didactique du FLE :

« ouf (rire) J'ai voulu postuler dans un institut de formation pour enseigner le français la responsable m'a regardée comment dire ++ presque cynique en me lançant *mais qui veut encore apprendre le français aujourd'hui c'est l'anglais qui est à la mode euh ++* même même à l'université lorsque je m'informe sur de possibles ouvertures de postes en français on me répond que cela dépend du ministère qui privilégie surtout l'anglais et quand un poste en français s'ouvre c'est ++c'est à peine un comme s'ils voulaient effacer toute de suite cette langue cette euh ++ cette politique linguistique me semble déconnectée des enjeux éducatifs réels ».

b. Fatima, professeure en littérature :

« Avant nos amphis étaient pleins les étudiants étaient très investis même au CEIL ils s'inscrivaient nombreux pour améliorer leur niveau en français Ce qui nous surprend c'est justement justement euh++ la rapidité avec laquelle ce désintérêt s'est installé presque du jour au lendemain comme si cette langue n'existait plus bien sûr euh++ apprendre l'anglais est une richesse voilà chaque langue apporte une ouverture mais ici il ne s'agit pas d'une simple évolution naturelle hein c'est une c'est une politique linguistique délibérée qui frôle ce que certains chercheurs appellent *la glottophobie institutionnelle* une ++ une forme de discrimination envers certaines langues menée de façon planifiée et systémique ».

c. Sofiane, maître assistant en biophysique :

« Honnêtement je n'ai je n'ai jamais imaginé vivre ce genre de situation j'ai fait tout mon parcours en français licence master doctorat On a été formés avec des ouvrages en français les concepts les examens tout était dans cette langue Et du jour au lendemain le ministère nous demande d'enseigner en anglais comme ça sans préparation les étudiants veulent l'anglais c'est la langue de la recherche je comprend mais moi je me retrouve en train de de euh++traduire mes propres cours chercher les bons termes scientifiques que je ne maîtrise pas toujours et et et parfois en pleine séance le cours dérape complètement parce qu'un terme ou un étudiant pose une question en anglais ça crée un vide entre moi et eux ouf +++bref je me concentre sur la langue au point d'oublier ce que je vais transmettre et oui ».

d. Amira, maître assistante en microbiologie :

« Moi il y a une chose que je n'arrive toujours pas à comprendre ↑ pourquoi ils ont attendu tout ce temps pour prendre la décision de d'effacer le français de partout ↑ pendant des années et des années on nous a formés en français on a on a tout appris dans cette langue vous allez à l'administration euh dans les entreprises euh dans les hôpitaux même les communiqués les emails tiens même les ordonnances médicales ↑ tout est rédigé en français et maintenant on nous impose soudainement de tout basculer en anglais bon d'accord ce n'est pas l'anglais le problème ↑ apprendre l'anglais c'est très bien mais ce qui m'énerve c'est c'est cette manière brutale de supprimer une langue qu'on nous a fait utiliser pendant 60 ans t'as compris ↑ du coup du coup euh ++ nous n'avons pas choisi ça au départ c'est le système qui qui l'a

imposé partout et aujourd'hui on nous demande presque de faire comme si le français n'avait jamais existé hein ↑ désolée mais franchement ça me tape dans les nerfs »

e. Meriem, doctorante en sciences du langage :

« J'ai enseigné le français au département d'anglais mais honnêtement les étudiants n'y croient plus Ils viennent juste pour signer la feuille de présence un jour l'un d'eux m'a même dit *mais madame que voulez-vous qu'on fasse avec cette langue elle va disparaître dans quelques années* écoutez on sent on sent qu'il n'y a plus cette motivation qui a qu'avaient les générations précédentes euh +++ ce qui se passe aujourd'hui en Algérie c'est une forme de *planification linguistique inversée* et au lieu de promouvoir et de renforcer le français comme ressource on est en train de l'écarter progressivement des espaces académiques et sociaux si vous connaissez le concept je peux vous dire que c'est c'est une politique de désinstitutionnalisation qui finit par décourager les apprenants eux-mêmes puisqu'ils ne voient plus de perspectives concrètes pour cette langue »

Dans le contexte universitaire algérien, le français connaît un phénomène de *désinstitutionnalisation progressive*, conséquence d'une politique linguistique qui reconfigure les hiérarchies symboliques entre les langues. En perdant progressivement ses fonctions académiques et professionnelles, le français subit un déplacement de sa valeur utilitaire, cédant la place à l'anglais perçu comme la « langue des opportunités globales ».

Sur le plan didactique, ce recul entraîne une *érosion de la motivation instrumentale* des apprenants qui n'associent plus l'apprentissage du français à des bénéfices socio-économiques tangibles. L'absence de visibilité professionnelle et l'absence de débouchés alimentent ainsi une forme de démobilisation linguistique.

Comme le souligne Lanseur (2016, p. 22), « bien que l'anglais soit une langue étrangère (officiellement et dans l'usage), dans le discours de l'économie, il se taille une part importante dans la dénomination des notions et des concepts », ce qui explique la démobilisation croissante des apprenants vis-à-vis du français.

Dès lors, ce basculement n'est pas uniquement linguistique mais aussi politique, touchant aux logiques de légitimité, d'appartenance scientifique et de reconnaissance sociale.

Si le français continue d'occuper une place centrale dans l'enseignement supérieur scientifique en Algérie, c'est en grande partie en raison d'un héritage historique qui, malgré les tentatives de réforme, demeure profondément ancré. Après l'indépendance, le français est devenu la langue

dominante de l'enseignement supérieur, notamment dans les sciences et les techniques, en raison du passé colonial du pays. Cette situation a permis au français de se constituer en véhicule privilégié de transmission des connaissances scientifiques. La langue française reste, par ailleurs, un vecteur d'accès à une part importante de la littérature scientifique, notamment en Afrique francophone et dans certains espaces européens, où elle continue d'être la langue de publication dans de nombreux domaines académiques (Abdelrahim, 2018, p. 59). Cependant, ce statut de langue d'enseignement est de plus en plus remis en question, particulièrement dans un contexte de mondialisation où la domination de l'anglais dans la science et la recherche devient de plus en plus forte.

Les débats récurrents autour de l'introduction massive de l'anglais comme langue de formation et de recherche ont mis en lumière une tension profonde entre les objectifs de modernisation et les réalités sociolinguistiques du pays. La volonté de faire de l'anglais la langue de la recherche, souvent perçue comme un impératif pour l'intégration des chercheurs algériens dans la sphère scientifique internationale, semble négliger les difficultés pratiques d'une transition aussi brutale. En effet, cette transition vers l'anglais se fait dans un vide pédagogique évident, où les chercheurs, étudiants et doctorants, majoritairement formés en français, ne disposent pas toujours des outils linguistiques et méthodologiques nécessaires pour produire des travaux de qualité dans cette langue.

Plusieurs études soulignent que de nombreux chercheurs algériens se sentent insuffisamment préparés à rédiger des publications scientifiques en anglais, mettant en évidence un écart entre les exigences de l'internationalisation et les compétences linguistiques actuelles.

La thèse de Cordel (2014) montre que la progression de l'anglais en Algérie s'inscrit dans un contexte sociolinguistique où le français et l'arabe jouent un rôle structurant, et que sa diffusion comporte une dimension symbolique forte. Plus récemment, Mahi (2024) souligne que, malgré les politiques de promotion de l'anglais, le français conserve une place prééminente dans l'enseignement supérieur, les deux langues entretenant des rapports à la fois compétitifs et complémentaires.

Dans une perspective centrée sur les perceptions étudiantes, Djebaili (2023) montre que, pour une partie des étudiants, l'anglais est perçu comme un levier de réussite académique et de reconnaissance internationale, mais que le français reste associé à un capital culturel et scientifique enraciné. Enfin, Hamdaoui et Abbaci (2021) révèlent, à travers l'analyse de discours en ligne, que si l'anglais bénéficie d'un capital symbolique croissant, cette dynamique

s'inscrit dans un rapport souvent conflictuel, mais aussi identitaire, avec le français, qui demeure fortement présent dans les représentations sociales.

Dans ce contexte complexe, le français langue étrangère (FLE), enseigné et utilisé dans l'enseignement supérieur, joue un rôle de pont entre les connaissances scientifiques mondiales et les chercheurs algériens. En tant que langue académique, le FLE constitue un levier essentiel dans l'acquisition des compétences discursives et argumentatives nécessaires à la production scientifique, mais il souffre de son positionnement ambigu. D'un côté, il est un outil de transmission des savoirs, mais de l'autre, il est souvent perçu comme un héritage du passé colonial ou un obstacle à l'ouverture vers l'internationalisation scientifique (Taleb, 2019, p. 83). Ce statut ambigu, renforcé par l'absence de politiques linguistiques cohérentes et claires, laisse les chercheurs dans une situation de dilemme : jongler entre trois langues l'arabe, le français et l'anglais sans soutien institutionnel adéquat.

En Algérie, cette polémique linguistique atteint son apogée avec les récentes déclarations du ministre de l'Enseignement supérieur concernant le remplacement du français par l'anglais dans l'enseignement universitaire et la recherche. Bien que ces annonces aient été justifiées par des objectifs de modernisation, elles sont perçues par certains comme une tentative de diversion politique, d'autant plus que cette décision intervient dans un contexte de crise politique profonde. L'idée de substituer le français par l'anglais dans l'enseignement supérieur est ainsi vue comme une rupture brutale avec une tradition académique bien établie, et comme un facteur supplémentaire de fragilisation du système éducatif algérien. Ces débats reflètent un clivage profond dans la société algérienne, où la question de la langue va bien au-delà d'un simple enjeu linguistique ; elle touche à des questions d'identité nationale, de souveraineté et de reconnaissance internationale dans un monde de plus en plus dominé par l'anglais.

Conclusion

L'évolution des pratiques linguistiques dans l'enseignement supérieur algérien ne se résume pas à un simple basculement de langue d'enseignement ; elle engage des choix politiques, des représentations identitaires et des trajectoires individuelles souvent marquées par des tensions et des paradoxes. À travers les récits recueillis, ce sont les effets concrets d'une transition linguistique accélérée qui se dessinent : insécurité langagière, sentiment de déclassement, et parfois même une forme de déconnexion entre les finalités institutionnelles et les réalités pédagogiques de terrain.

En imposant l'anglais comme langue de référence dans la recherche, sans

accompagnement méthodique et progressif, cette politique linguistique crée une zone de fragilité pour de nombreux chercheurs issus de la tradition francophone. Leur capacité à produire et à diffuser un savoir scientifique de qualité se trouve entravée, non par un manque de compétence disciplinaire, mais par les obstacles cognitifs, discursifs et émotionnels liés à l'usage d'une langue encore insuffisamment maîtrisée. Ainsi, c'est l'épaisseur même de la pensée scientifique, sa nuance, sa rigueur et sa capacité critique qui risque d'être appauvrie lorsque les chercheurs peinent à conceptualiser et argumenter dans une langue imposée.

Au-delà de l'individu, c'est également l'équilibre linguistique et culturel du système universitaire algérien qui se trouve menacé. La marginalisation progressive du français, qui fut pourtant pendant des décennies langue de savoir, de formation et de conceptualisation dans l'espace académique algérien, fragilise les continuités épistémiques construites depuis l'indépendance. Si l'ouverture à l'internationalisation est incontestablement nécessaire, celle-ci ne saurait se réduire à une substitution brutale, mais devrait plutôt s'inscrire dans une approche plurilingue, respectueuse des héritages scientifiques existants et soucieuse de garantir à chaque chercheur les outils linguistiques nécessaires pour évoluer sereinement dans l'espace scientifique mondial.

Les références bibliographiques

- Ammon, U. (2002). *English as an academic language in Europe.*: Peter Lang.
- Bessai, B. (2012), « plurilinguisme et représentations des langues en contact en Algérie, *Synergies Chili*, 08, 83-94.
- Benrabah, M. (1999) « Langue et pouvoir en Algérie. Histoire d'un traumatisme linguistique », Séguier.
- Blommaert, J. (2010). *The sociolinguistics of globalization*. Cambridge University Press.
- Calvet, L.-J. (2002). *La guerre des langues et les politiques linguistiques*: Hachette Littératures.
- Cordel, A.-S. (2014). *La diffusion de l'anglais dans le monde : le cas de l'Algérie* (Thèse de doctorat). Université de Grenoble.
- Djebaili, F. (2023). Les représentations de la langue anglaise dans le milieu universitaire : Cas des étudiants des filières scientifiques. *Revue El-Ryssala des études et recherches en sciences humaines*, 8(1), 1241-1251.
- Ferguson, G. (2007). The global spread of English, scientific communication and ESP: Questions of equity, access and domain loss. *Ibérica*, 13, 7-38.

- Floquet, O. (2018), Aspects linguistiques et sociolinguistiques des français africains, Roma, Sapienza Univeristà Editrice.
- Gajo, L. (2013). Plurilingualism and knowledge construction in higher education. *International Journal of Multilingualism*, 10(3), 211-232.
- Grin François, (2004) « L'anglais comme lingua franca : questions de coût et d'équité. Commentaire sur l'article de Van Parijs », *Économie publique*, vol. XV, no 2, p. 33-41.
- Hamdaoui, M., & Abbaci, A. (2021). L'anglais en Algérie : Utopie ou mythe ? *Académie des études sociales et humaines*, 13(1), 70-80.
- Hamel, R. E.(2007). "The dominance of English in the international scientific periodical literature and the future of language use in science". *AILA Review*, 20, pp. 53-71.
- Hamel, R. E. 2010. « L'aménagement linguistique et la globalisation des langues du monde ». *Télescope*, 16, 3, 1-21.
- Lanseur, S. (2016). Le français au contact de l'anglais dans la presse économique Algérienne. *Multilinguales*, 4(2), 22-34. <https://asjp.cerist.dz/en/article/136161>
- Mahi, A. (2024). Vers une prédominance de l'anglais : L'évolution de son implantation dans le contexte universitaire algérien. *Langues & Cultures*, 5(1), 355-361.
- Maingueneau, D. (2004). Discours et analyse du discours : Armand Colin.
- Meliani, M.. (2006). L'Université Algérienne face au Marché des Langues: L'autre challenge à la mondialisation. *Imago Interculturalité et Didactique* , 9 (1), 97-106.
- Nicolas, B (2019). Quelques aspects de la disparition du français dans la recherche scientifique. *FIU Francophonie et innovation à l'université*, 1, pp.16-27
- Sebaa, R.(2002). L'Algérie et la langue française, l'altérité partagée, Edition Dar El Gharb.
- Swales, J. M. (1990). Genre analysis: English in academic and research settings. Cambridge University Press.
- Taleb I, K. (2019). Langues, identités et politiques linguistiques en Algérie : Casbah Éditions.
- Van Parijs, P. (2011). Linguistic Justice for Europe and for the World. Oxford University Press.

Annexe 1 – Guide d’entretien

Ce guide d’entretien s’adresse aux doctorants ainsi qu’aux enseignants-chercheurs algériens, issus majoritairement de filières universitaires à dominante francophone. Tous partagent une expérience avérée de la recherche académique : publication scientifique, participation à des colloques ou utilisation de ressources spécialisées. Ce public a été retenu car il est directement confronté aux enjeux linguistiques liés à la place dominante de l’anglais dans la communication scientifique internationale, tout en restant ancré dans une tradition de formation et de production francophone.

Le guide d’entretien est structuré autour de sept grands axes thématiques. Chaque axe comporte des questions ouvertes visant à recueillir des réponses détaillées et illustrées par des exemples concrets.

1- Parcours linguistique et académique

Quelle(s) langue(s) avez-vous utilisée(s) au cours de vos études universitaires ?

Comment décririez-vous votre niveau d’anglais scientifique ?

2- Accès aux ressources scientifiques

Dans quelle langue consultez-vous la majorité des articles ou publications ?

Avez-vous déjà rencontré des obstacles liés à la langue dans vos recherches ?

3- Production scientifique (rédaction, publication)

Avez-vous déjà rédigé un article en anglais ? Si oui, comment avez-vous vécu cette expérience ?

Est-ce que la langue influence la manière dont vous structurez ou formulez vos idées ?

4- Participation aux événements scientifiques

Avez-vous participé à des colloques internationaux ? Dans quelle langue ?

Pouvez-vous décrire un moment où la langue vous a empêché de participer pleinement à un colloque ?

5- Accès aux opportunités professionnelles et recrutement

Avez-vous déjà postulé à des postes à l’international (ou même en Algérie) où la maîtrise de l’anglais était exigée ?

Avez-vous déjà eu l’impression que la langue anglaise constituait un obstacle lors d’un entretien ou d’un processus de recrutement ?

Pensez-vous que le système universitaire algérien vous a suffisamment préparé à utiliser l’anglais dans un contexte professionnel ou académique ?

6- Formation en anglais scientifique à l’université

Avez-vous bénéficié, au cours de votre parcours universitaire, d’une formation spécifique en anglais scientifique (rédaction, compréhension, expression orale) ?

Si non, estimez-vous que ce manque de formation a eu un impact sur vos compétences actuelles et vos possibilités de publication ou de communication scientifique ?

Selon vous, quel type de formation serait nécessaire ou utile pour mieux accompagner les chercheurs dans ce domaine ?

AUTEURE

Hind NEKKAZ est docteure en langues, littératures et pratiques d’enseignement de l’Université de Tlemcen. Chercheuse associée au laboratoire Diversité des Langues, Expressions Littéraires, Interactions Culturelles (L.L.C.), elle mène des recherches à caractère interdisciplinaire portant sur les interactions verbales, la communication interculturelle, la sociolinguistique, la didactique des langues, l’analyse du discours médiatique, ainsi que la littérature dans ses dimensions linguistiques et culturelles.